

L' ENSEIGNEMENT METHODOLOGIQUE

DE RAYMOND LEDRUT

Marcel DRULHE

Ont été évoqués, tant dans les notices nécrologiques qu'au cours de la journée d'hommage organisée à Toulouse (le 23 Octobre 1987), diverses facettes de l'oeuvre de Raymond Ledrut, surtout ses dimensions philosophiques, politiques et anthropologiques. Mon témoignage sera tout autre : il consistera à énoncer quelques aspects de son enseignement de méthodologie auquel font écho quelques articles (1). Cet enseignement prend une forme systématique dès le début des années 70 et jusqu'à sa retraite. On devine le contexte, celui de l'après 68. Beaucoup d'étudiants entreprennent des études de sociologie avec le projet implicite ou explicite d'apprendre un certain nombre de "clés" pour comprendre et interpréter le social de façon à le transformer avec pertinence et efficacité. R. Ledrut s'adresse à des étudiants déjà formés, qui sont en fin de cursus (en maîtrise ou en doctorat).

Nous étions nombreux à aborder cette "épreuve" de la recherche avec des idées théoriques bien précises et certains proposaient de réaliser quelque nouvelle exégèse de textes peu connus de Marx, une lecture "structurelle" de Durkheim ou encore la démonstration de la "nouveau radicalité" de Marcuse... Malgré l'ouverture et l'extrême tolérance qu'on lui connaît, R. Ledrut restait ferme : une recherche sociologique ou ethnosociologique ne peut être un travail de seconde main, une sorte de synthèse d'éléments et travaux divers, une compilation d'histoire et de philosophie ; toute recherche exige à ses yeux un traitement de matériaux, de "données", à moins de sombrer en quelque naufrage spéculatif faute de s'appuyer sur le réel : une expérience personnelle plus ou moins critiquée, même brillamment combinée à de solides connaissances intellectuelles ne peuvent pas prétendre au statut de recherche sociologique. L'essai de Sartre sur l'antisémitisme ou celui de

Simone de Beauvoir sur l'aliénation des femmes (*Le deuxième sexe*) ne relèvent pas de ce statut, en dépit de l'admiration qu'il leur portait.

Et d'ajouter aussitôt deux propositions : on peut très bien reprendre des données collectées par d'autres ; l'analyse secondaire est parfaitement justifiée, non seulement à partir de fichiers systématiquement constitués mais aussi par l'utilisation de la documentation existante : il existe une importante quantité de "mines" de documents inexploitées qu'il s'agit de repérer (on peut faire preuve d'imagination sociologique à ce niveau-là aussi). En outre la "nécessité expérimentale" du matériau en sociologie n'impose d'aucune façon une vision restrictive des données : un corpus de livres, homogénéisé à partir de quelque critère, peut constituer une source d'informations très pertinente.

Cette insistance sur la confrontation du chercheur au terrain n'empêchait pas R. Ledrut de s'insurger contre une conception journalistique de la sociologie : une recherche sociologique n'est pas un reportage de journaliste ; cela ne relève pas du même genre. Il ne s'opposait pas à la "sociologie clinique" et aux diverses formes de démarches intensives mais il s'amusait parfois de l'"exemplaire" recherche d'Edgar Morin. La rumeur d'Orléans : "Relisez le journal d'enquête de Morin : il est en avance sur le terrain !" De là son malin plaisir à renverser son propos premier : "le terrain, ce n'est pas très important !". Non pas que la collecte de données soit secondaire et relève d'un rituel obligé quelque peu vieillot : il s'agit de la ramener à sa juste place. Il répétait, tout particulièrement au début de chaque année universitaire : "la recherche ne se définit pas par un terrain mais par une idée". Le point de départ d'une recherche, c'est la question que l'on pose, le problème que l'on énonce : "Qu'est-ce que je veux savoir ? Sur quoi ?" ce "sur quoi" ne désigne pas l'ordre des données : il est conceptuel. C'est le plus difficile à déterminer parce que ce n'est pas du sensible, du visible, de l'apparent mais du caché. Au lieu de se donner d'emblée la facilité d'un terrain, mieux vaut commencer par actualiser ses idées sous-jacentes : là est le début d'une problématique.

A ce stade, il serait prématuré de parler d'hypothèses : il s'agit d'idées directrices. Même si ces idées sont définies très précisément, elles restent encore "philosophiques", voire idéologiques. Même si on sort des "prénotions", on reste encore dans une définition formelle. Le premier problème de la recherche est de sortir de l'idée formelle : faute d'être résolu, on court le risque d'allier le théoricisme le plus abstrait et le plus frénétique à l'empirisme le plus plat. L'enjeu, c'est l'opérationnalisation. En épistémologue

averti, R. Ledrut se référait à l'histoire des sciences : l'idée de force, telle qu'on l'emploie couramment ou telle que l'employait Aristote, n'a rien à voir avec le phénomène ni avec le concept de force définis par la mécanique contemporaine.

L'opérationnalisation suppose, selon son enseignement, deux choses : d'abord une armature conceptuelle forte qui s'appuie sur des informations fournies par des documents (dont les études statistiques, les sondages, etc.) ; l'élaboration conceptuelle est très liée à l'état des connaissances, non seulement dans le domaine particulier où se situe la recherche mais aussi dans les sciences sociales en général (il nous demandait de fréquenter l'économie et la démographie, l'ethnologie et la psychologie sociale, la linguistique et la sémiologie). Ces "fréquentations" vont de pair avec un esprit critique : quelles sont les conditions de telle ou telle affirmation ? A-t-on le droit ou bien est-il nécessaire de (procéder ainsi) pour démontrer (cela) ? Comment est-on parvenu à telle connaissance ? Le but est de constituer une "architecture" conceptuelle souple mais solide, en partie provisoire mais susceptible d'orienter vers de nouvelles opérations. La seconde condition de l'opérationnalisation est la conduite d'une préenquête dont les techniques centrales sont l'entretien et l'observation directe : elle doit être une "exploration orientée" qui vise la découverte de dimensions fondamentales et non l'explication ou le calcul de corrélations ! Il ne s'agit pas de contraindre la réalité mais de se laisser assaillir par elle, de s'en imprégner. Au cours de cette phase de reconnaissance, les hypothèses sont nuisibles parce qu'a priori : "allez à la réalité seulement avec des questions, avec une problématique encore générale". Mais attention au sens commun, aux "rumeurs"... Lorsque les hommes voient des choses, les sentent ou les ressentent, ils les expriment : percevoir, c'est aussi concevoir. Ce stade de la reconnaissance est aussi celui de la méfiance, du soupçon vis-à-vis des croyances. "Méfiez-vous de l'obstacle du pittoresque !" Et son cours se pigmentait de références philosophiques : il prenait le temps de commenter un passage de Spinoza ayant trait à la "purification de l'entendement". "On voit les choses comme on croit qu'elles doivent être". C'est pourquoi un travail important (et il insistait sur le nécessaire labeur, sur l'effort) consiste à produire une négation de ce qui entrave la sensibilité, de ce qui porte l'observateur à sélectionner implicitement et arbitrairement certaines qualités des choses et des êtres. Quelle que soit la finesse de l'attention tendue du sociologue "explorateur", il ne faut pas oublier qu'il se situe toujours sur cette pente paresseuse qui

consiste à chercher dans la réalité ce qui conforte son opinion : rechercher des "arguments" dans la réalité relève du genre "apologétique", absolument pas du genre "scientifique". Et de nous raconter Pasteur : "il essayait de construire ses expériences de microbiologie de façon à donner raison à ses adversaires !"

J'ai souvent entendu R. Ledrut rappeler avec force l'importance de ce premier travail descriptif d'imprégnation : de sa qualité dépend la perspective d'échapper à la schématisation et à la simplification. Au cours des débats, lui citait-on telle ou telle oeuvre sociologique : il tempêtait parfois parce que le chercheur avait "grand ouvert les portes et les fenêtres". Et de montrer l'insuffisance, voire l'impertinence, de certains indicateurs retenus. Il revenait presque affectueusement (même s'il savait mettre divers masques sur chacune de ses émotions ou de ses passions, il arrivait exceptionnellement que les unes ou les autres se glissent et se montrent le temps d'un éclair, que l'humour désamorçait bien vite) à Gaston Bachelard : même si le philosophe a pu se tromper sur la nature et la caractérisation des "obstacles épistémologiques", cette idée reste importante. Toute sociologie exige une bonne description des phénomènes ou des objets : l'un des obstacles consiste justement en toutes ces explications que l'on a sous la main, ces "interprétations clé en main". R. Ledrut nous invitait à lire hors de notre discipline : "Lisez le Journal de Darwin : c'est un chef-d'oeuvre de description !" Et il nous confiait combien sa méditation des textes de Miro avait plus d'une fois inspiré ses travaux de sociologie de l'espace.

L'opérationnalisation aboutit à des concepts très finement descriptifs : "ils sont aussi un peu interprétatifs, mais on ne peut pas tout confondre !" Après tout décrire et expliquer ne sont pas aussi éloignés qu'on veut bien le dire parfois. Les concepts descriptifs visent d'abord la reconnaissance de la réalité : il s'agit de dégager un certain nombre de critères qui "font toucher du doigt" un certain nombre de choses. C'est à ce stade que se font les découvertes les plus intéressantes : par la description rigoureuse et fine on peut révéler, rencontrer des aspects qui n'étaient pas prévus dans l'idée générale et formelle qui a initié la recherche. La description a la vertu de présence ou absence, tout ou rien ; elle ouvre la voie à l'idée de variations, de degrés (on remarquera au passage combien il restait proche, sur ce point, de la conception gurvitchienne de la sociologie).

R. Ledrut n'aimait pas citer ses propres travaux : tout au plus procédait-il par allusion, laissant au public potentiel la charge d'apprécier si ses ouvrages

et ses articles méritaient la peine d'être lus... même s'il n'ignorait pas que la visibilité et la visibilisation sont des phénomènes et processus sociaux de grande importance. Il lui arrivait tout de même de parler de sa pratique concrète de recherche : il nous a raconté un moment de son itinéraire qui l'a conduit à sa Sociologie du chômage (sa thèse publiée aux P.U.F.). Laisant le chômage aux économistes et aux démographes, il était parti de l'idée de "situation de chômage" comme mode d'existence concret où interagissaient des conditions extérieures et des conditions internes, individuelles. La préenquête fondée sur diverses documentations et sur des entretiens ouverts lui avait permis de transformer cette idée générale en définissant deux dimensions essentielles : l'employabilité et la vulnérabilité du chômeur. A ses yeux il s'agissait de deux variables structurantes de la situation de chômage : certains "actifs" restent chômeurs plus de temps que les autres ; de même on peut observer des degrés dans la rapidité avec laquelle des populations se trouvent plus ou moins précocement en chômage... La définition opératoire, issue de la description que permet la préenquête, désigne le repérage d'un "procédé" régulier et qui se répète : elle détermine l'objet réel et latent à travers la variété, l'apparent, le multiple. Ainsi s'élabore progressivement l'objet de recherche : il est le point de rencontre de grandes perspectives, de données limitées et de méthodes d'analyse.

R. Ledrut qualifiait la préenquête d'enquête et de recherche à part entière. C'est à ce prix qu'on peut avancer une hypothèse qu'il définissait comme "schéma explicatif non encore vérifié". Il ne s'agit pas d'"accrocher" l'objet de la recherche à quelque "grand principe d'explication" : c'est un avatar du théorique. Il répétait qu'en sociologie il n'y a pas de théorie au sens strict du terme, comme en mathématiques par exemple : tout au plus existe-t-il des ébauches théoriques (il rejoignait sur ce point R. K. Merton ou encore R. Boudon et sa notion de "paradigme"). Quant au reste, ce sont des "doctrines théoriques". Et d'ajouter : "même si elles sont fausses, elles sont souvent à l'origine de recherches intéressantes grâce à leur valeur heuristique". Par conséquent la dichotomie souvent invoquée résultats/interprétation des résultats est erronée : "existe-t-il jamais des données pures ?" interrogeait-il. Cela signifie que le théorique s'associe à chaque opération de la recherche ; dans le cas contraire on tombe sous le coup de la critique de Merton (qu'il ne cessait de rappeler) : l'hypothèse post-factum. Cette illusion rétrospective (après coup on peut toujours trouver des raisons...) est très éloignée de l'explication scientifique qui est toujours, à ses yeux, quelque forme de modélisation. A l'inverse, le "couplet théorique" du début et de la fin est une

forme de scolastique, c'est-à-dire un enchaînement d'arguments qui débouche sur une extrapolation incontrôlée, sur une interprétation facile qui relève de la "clé des songes".

L'objectif de la préenquête ne consiste pas à décrire comment les gens vivent dans leur village, leur quartier, leur moyen de transport ou leur famille... Il vise à dégager un ou des faits majeurs à partir d'un "horizon théorique". "Par horizon théorique, j'entends la perspective de recherche par rapport à laquelle on se situe". Enquête à part entière, la préenquête exploratoire a atteint son but lorsqu'elle a permis de décrire de manière opératoire un "phénomène majeur". Alors peut lui succéder une seconde enquête dont l'objectif consiste à tester un modèle explicatif.

R. Ledrut s'arrêtait longuement sur les "horizons théoriques". Habituellement il en exposait quatre mais certaines années il en ajoutait un cinquième, l'analyse dialectique. Faut-il voir dans ce flottement quelque incertitude de sa part ? Sûrement pas si l'on se réfère à sa communication au colloque de Strasbourg "Sociologies I", publiée dans les Cahiers Internationaux de Sociologie (2) : "Oserai-je parler de la dialectique et employer l'expression, combien paradoxale, d'"analyse dialectique" ? Je le ferai car je crois qu'une véritable analyse dialectique, non contaminée, a sa valeur spécifique". Mais citons les quatre autres "horizons théoriques" : l'analyse historique, l'analyse structurelle, l'analyse structurale et l'analyse systémique. Chacune de ces possibilités mériterait de longs développements, à la mesure même de ceux que leur consacrait R. Ledrut. Pour faire sourdre les souvenirs à ceux qui l'ont écouté, et à sa mémoire, je vais me risquer à les caractériser par quelques énoncés.

La perspective historique est celle qui poursuit l'objectif de découvrir la "personnalité collective" d'une société historiquement et géographiquement déterminée (une formation sociale pour employer le langage marxien) : le fait daté éclaire des processus et des fonctionnements sociétaux plus globaux. L'horizon structurel opère à partir de la distinction des économistes : la structure et la conjoncture ; on vise dans ce cas la détermination des éléments constitutifs d'un phénomène (tel que la mobilité sociale, le suicide, la pression sociale, etc.) à des fins de modélisation d'une causalité structurelle (le modèle est entendu ici comme structure de variables). Tout autre est le projet structural, dominé dans l'ensemble des sciences humaines par la linguistique : l'explication n'est pas de l'ordre de la causalité, linéaire ou

structurelle, mais de l'ordre d'un rapport de signification, irréductible aux précédents ; dans le monde social il existe des structures de signification, qui forment système, dont on peut décomposer le jeu des oppositions et des différences, secrété par divers groupes sociaux. Avec la perspective systémique, R. Ledrut revenait à Bertalanfy et récusait, comme son collègue de Nice J.W. Lapierre (3), toute confusion entre fonctionnalisme et systémisme : "un système peut être défini comme un complexe d'éléments en interaction" ; il a des propriétés sommatives (qui concernent ses éléments) et des propriétés constitutives (qui résultent de l'interaction des éléments) ; la visée systémique n'est pas l'explication mais la prévision de la dynamique des structures à travers l'étude de leur stabilité, de leur équilibre, de leur régulation, de leur cohésion. Se situer sous les auspices de la dialectique est aussi une possibilité envisageable à condition de la dégager de la tentation dogmatique ou positiviste (simple rapport de forces, conflit, opposition) et systémiste (en perspective dialectique, les éléments contradictoires cessent d'être complémentaires). Le point de vue dialectique est nécessairement tragique : la négation de la positivité doit se comprendre en termes "d'annulation physique". La dialectisation consiste à trouver dans un phénomène de la négation (ce n'est pas toujours possible) qui amène sa destruction : qu'est-ce qui est en train de s'affirmer, au moment historique où l'on parle, comme légitimement universel ? En un second moment, comment cette prétention s'effondre dans la particularisation ?

Se situer par rapport à l'un de ces "horizons théoriques" au moment où commence la recherche est une exigence fondamentale. Lorsqu'on est "devant" un objet quelconque (fait, événement, institution...), on peut le considérer de divers points de vue : traiter cet objet situé historico-géographiquement comme un effet dont on recherchera la cause (ou les causes) ; rechercher les conditions générales de production s'il s'avère possible d'établir sa récurrence (modélisation structurelle) ; le considérer comme un signe d'un système de communication particulier (analyse structurale d'un code social particulier) ; le déterminer comme interaction d'éléments dont on vise à établir les propriétés formelles (modélisation systémique) ; prendre l'objet dans la partialité et la limitation de son processus pour montrer le travail de la négativité, s'il existe (analyse dialectique)... Dès lors on comprend pourquoi la dichotomie opposant les résultats à leur interprétation n'a pas de sens : le mouvement théorique joue un grand rôle dans l'analyse. "L'explication doit être déjà présente dès le début : à la fin on lie les fils mais encore faut-il les avoir tirés !"

A vrai dire il n'y a pas de véritable observation sans analyse : observer c'est nécessairement faire des choix, c'est sélectionner. La grille d'observation retient certains points et en élimine d'autres : cela suppose une certaine analyse de ce qui est important, intéressant, pertinent. A chaque instant on opère par classifications. La dimension théorique de l'analyse impose que l'on s'explique : quels sont les critères ? Par rapport à quels problèmes et à quelles exigences théoriques ? R. Ledrut revenait souvent sur ce point : "le réel empirique peut être catégorisé de trente-six manières ! La meilleure preuve, c'est que les langues font des classements qui ne se recoupent pas !" Et de citer le champ sémantique de la couleur. L'analyse découpe, trie, sélectionne, discrimine... mais on ne peut pas réaliser une analyse sans réflexion théorique, si l'on n'a pas construit au moins un embryon de schéma explicatif. Pour R. Ledrut, le mouvement théorique qui traverse le travail de recherche de part en part est nécessairement critique. On introduit, disait-il, dans le cours de la recherche, dans les moments d'analyse, divers aspects qui n'ont pas été fixés et qui paraissent aller de soi : la réflexion critique imprime un mouvement de contrôle, détermine les raisons pour lesquelles telle ou telle chose en vient à apparaître. "Essayons de mettre à tous moments nos cartes sur la table". Bien sûr ces mouvements ne se conçoivent pas sans souplesse et labilité : une recherche n'est jamais linéaire ; elle est plutôt circulaire, mouvement de va et vient, spirale, bien que les possibilités de revenir en arrière s'amenuisent au fur et à mesure que l'on avance.

Raymond Ledrut consacrait du temps à expliciter les procédures d'analyse, en particulier l'analyse des variables (perspective de modélisation structurelle). A ses yeux, c'était l'instrument analytique le mieux développé en sociologie. "Avec les techniques statistiques appliquées aux variables, l'expérience montre qu'on se débrouille assez bien !" C'est une procédure expérimentale. Il rappelait qu'une variable n'est rien d'autre qu'un concept opérationnalisé et qu'il est nécessaire de distinguer les variables et les indicateurs : ceux-ci sont les instruments sensibles par l'intermédiaire desquels on peut saisir une variable. "La politisation ne se voit pas : on voit seulement des gens lire certains journaux, aller à certains types de réunions, adhérer à certaines associations ou à certains partis..." A ses yeux, la variable est toujours latente : elle est atteinte indirectement par des indicateurs. Faire un questionnaire ou une grille systématique d'observation directe suppose de déterminer les indicateurs pertinents nécessaires à la "lecture" des variables. Voilà une autre raison de l'intérêt et de l'importance d'une pré-enquête : elle permet de saisir encore intuitivement les manifestations de la variable dans l'expérience sociale. Le choix des indicateurs ne se fait pas spontanément : il nécessite une petite part

d'a priori et une grande part de tâtonnement. Existe-t-il de bons indicateurs ? Sûrement ! Et R. Ledrut de proposer le critère de Lazarsfeld : on ne peut pas savoir si un indicateur isolé est un bon indicateur mais si l'on dispose d'une batterie d'indicateurs et que l'on découvre qu'ils sont interchangeables, alors on peut penser qu'il y a là une "structure forte". Toutefois ne négligeons pas trop vite, ajoutait-il, des indicateurs aux variations marginales. C'est comme les non-réponses : leur analyse attentive et minutieuse peut ouvrir la voie à bien des découvertes.

Ce témoignage, certes rapide, vise à rappeler que Raymond Ledrut n'était pas seulement un philosophe ou un anthropologue (en un sens très général) mais véritablement un sociologue attentif à la vie de son temps, soucieux de "l'expérimentation" en Sciences Sociales. Son enseignement méthodologique n'a jamais été une initiation à l'emploi de techniques successives mais juxtaposées, qui dégénère fatalement en empirisme plat : en méthodologue minutieux, il se souciait d'introduire étudiants et jeunes chercheurs dans l'univers de la recherche en insistant sur le mouvement théorique qui le nourrit (sans jamais désertir le vaste champ de l'expérience humaine sans lequel ce mouvement serait délirant), en rappelant inlassablement que "contexte de la découverte" et "contexte de la justification" (pour reprendre une dichotomie bien approximative proposée par le Cercle de Vienne) sont nécessaires et inséparables, enfin en montrant que divers types de rationalité étaient possibles et pouvaient être non exclusifs pour conduire une recherche sociologique.

(1) LEDRUT (R.), Le concret en sociologie. *Les Etudes Philosophiques*. Nouvelle série, 22ème A., 1, 1967.

LEDRUT (R.), Vers un pluralisme des principes théoriques d'analyse. *Revue de l'Institut de Sociologie*. (Bruxelles), n° 1, 1980.

LEDRUT (R.), Méthode ou méthodes ? *Cahiers Internationaux de Sociologie*. Vol. LXXI, 1981.

LEDRUT (R.), Le qualitatif et le quantitatif, *Recherches Sociologiques*. (Louvain), Vol. XVI, 2, 1985.

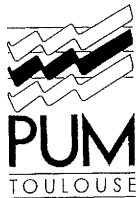
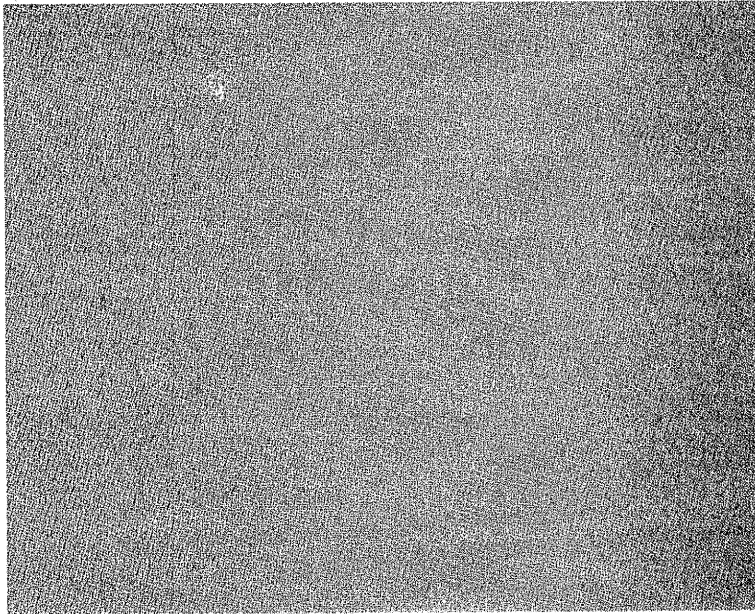
(2) LEDRUT (R.), Méthode ou méthodes ?, op.cit., p. 222.

(3) LAPIERRE (W.), Systémisme ? Oui. Fonctionnalisme ? Non. *Sociologie du Sud-Est*, N° 11, 1977.

Au-delà des hommages qui ont témoigné de l'estime que la communauté scientifique accorde à Raymond Ledrut un autre sentiment s'est manifesté : celui de rendre plus concrète une présence. Ces "dits et inédits" voudraient y parvenir.

Des collègues, des collaborateurs, des élèves, ont osé **dire** ce que Raymond Ledrut était pour eux et ce qu'il représentait sur le plan scientifique.

Quatre **inédits** témoignent de divers moments de la pensée de Raymond Ledrut.



PRESSES UNIVERSITAIRES DU MIRAIL
UNIVERSITÉ DE TOULOUSE-LE MIRAIL
56, rue du Taur
31069 TOULOUSE CEDEX

ISBN : 2-85816-129-1

PRIX : 100^F

RAYMOND LEDRUT / dits & inédits

PUM
TOULOUSE

RAYMOND
LEDRUT

dits
&
inédits